

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Andrée Janus

LA CHANCE DE LA MIGRATION no borders !

treize nouvelles

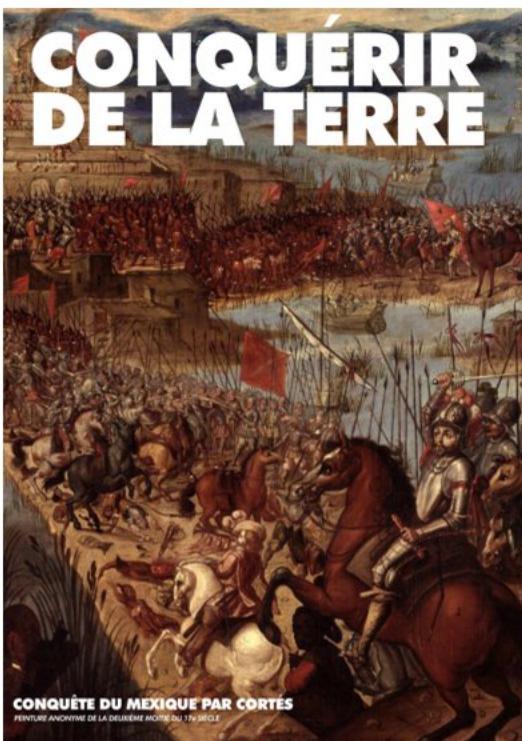


VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

"Pêcheurs au nord du lagon à Mayotte"
photo Camille Abdourazak-Augustin (2016) voir licence au dos



LA CHANCE
DE LA MIGRATION,
NO BORDERS !
TREIZE NOUVELLES



Première nouvelle CONQUÉRIR DE LA TERRE

Cette histoire, fictive, est malgré tout basée sur des faits historiques et aussi l'absence de documentation sur certains autres faits qui y sont décrits.

Moctezuma se redresse dans son lit, en sueur. L'immense pièce qui lui sert de chambre est à peine éclairée d'une douce lumière venant des lampes à huiles parfumées. Sa douce Xochitl qui avait accompagné l'Empereur et l'avait aimé, avait ajouté un parfum d'orchidée. Il n'y a apparemment rien à craindre.

Pourtant son regard se porte de tous côtés dans un affolement qu'il ne maîtrise plus.

“Quetzalcóatl !” pense-t-il, alors que l'image du serpent à plumes le déchiquetant hante encore son esprit.

Il se lève, tremblant. Xochitl dort encore, dans l'alcôve qu'il lui est réservée, car il n'est pas question pour une simple humaine de partager la couche du tlatoani, du demi-dieu.

Il s'approche, écarte le léger tissu qui ferme à peine l'endroit privé de sa servante.

Doucement, il l'appelle.

— Xochitl ?

Il s'assied et lui caresse l'épaule avec infiniment de douceur.

— Xochitl ?

Elle ouvre un œil, apercevant son amant dans la pénombre, elle se relève assez inquiète.

— Qu'y a-t-il Nochteotl¹ ?

Il la regarde, se demandant s'il a bien fait de venir vers elle. Les ombres inquiétantes du dieu volent toujours dans sa tête. Peut-être devrait-il en parler plutôt à Cuitlahuatzin, le Ticitl² du palais royal.

— Rien ma douce, je pensais à toi et j'ai eu envie de venir te voir dormir.

— Mais vous m'avez appelé ?

Il lui sourit, ne lui cachant que la gravité de ses questions.

— J'aime dire ton nom, ma Nochtli³. Je ne voulais pas te réveiller.

Elle pose sa tête sur l'une de ses cuisses, le couvrant de caresses naïves. Tandis que lui, passe ses mains dans ses longs cheveux noirs. Ils restent silencieux quelques moments dans ce moment de grâce partagée.

Une larme coule sur la joue de Moctezuma, tellement touché par l'amour que lui porte sa servante.

Il baisse la tête lentement, lui prend le menton et pose sur ses lèvres un baiser affectueux.

— Merci Nochtli.

Elle s'aperçoit de la larme, mais ne dit rien. Elle ne fait que lui sourire.

— Désirez-vous de moi ?

Il lui caresse la joue, tout en regardant dans la nuit calme, les étoiles par la fenêtre.

— Non, je vais aller voir le Ticitl. La nuit tire à sa fin⁴... Cuitlahuatzin ne m'en voudra pas, il est compréhensif.

Avant de refermer ses paupières, elle se reborde tout en plongeant ses yeux verts dans ceux de Moctezuma.

— Oui, c'est un grand homme, sage et doux.

Il se relève doucement.

— À tout à l'heure, rendors-toi.

Alors qu'il sort de ses appartements, il est surpris de ne pas voir les gardes espagnols,

¹ Surnom en nahuatl, à la fois tendre et respectueux, que peut employer une servante au tlatoani. Traduit par “mon seigneur puissant”.

² Guérisseur, devin, interprète des présages et des rêves.

³ Surnom en nahuatl tendre et affectueux qui se traduit par “figue de barbarie”.

⁴ En effet, les aztèques et particulièrement le tlatoani, savait “lire” le ciel nocturne et connaître plus ou moins le moment de la nuit selon la position des étoiles, des constellations et les phases de la lune.

qui le surveillent depuis leur arrivée, en novembre 1519.

Quelques minutes plus tard, Moctezuma s'approche des appartements de son ami Ticitl. Le garde habituel est sur le côté de la porte. Il se redresse à l'approche du demi-dieu.

— C'est toujours toi, Tezcatl, qui garde notre Cuitlahuatzin ? Mais pourquoi n'y a-t-il plus de ces étrangers pour surveiller nos faits et gestes ?

Il ne répond pas, mais exprime son incompréhension d'un mouvement des yeux en ouvrant la porte devant Moctezuma.

En passant, il tapote l'épaule du garde.

— Merci, Tezcatl.

Même si le garde avait connu l'Empereur alors que ce dernier était jeune. Et que lui, Tezcatl, trentenaire à l'époque, lui avait appris le maniement de la tepoztopilli⁵, il trouve le comportement social de Moctezuma un peu déplacé. Mais évidemment, il ne manifeste pas sa réprobation.

L'Empereur entre et referme la porte derrière lui. Il a la tête baissée, non seulement les Espagnols ont disparu mais il se demande déjà si ça n'explique pas son cauchemar.

Cuitlahuatzin, qui dormait paisiblement, avait entendu la porte s'ouvrir. Aussi, il était déjà debout quand Moctezuma arriva dans la pièce où il couchait. Son jeune amant, lui, était toujours dans ses songes.

L'Empereur, regarde le lit et s'adresse à son ami sur un ton légèrement taquin.

— Je vois que ton cher Xochipilli accompagne toujours tes nuits.

— Toujours, Altepetyl Tlatoani⁶, dit-il, souriant, légèrement moqueur. Mais je suppose que tu ne viens pas encore me reprocher mes amours, c'est déjà assez compliqué avec ces étrangers qui n'ont pas ta largesse d'esprit.

— En effet, ce n'est pas cela qui m'amène. Et puis, à quoi cela servirait-il sauf à me fâcher avec mon meilleur ami. Non, j'ai fait un rêve sombre.

— Ah ? Tu commences à m'inquiéter.

Ils s'assoient tous les deux non loin, chacun sur un coussin, avec entre eux une belle table

basse sculptée, sur laquelle est posé un flacon de pulque et quelques petits bols en argile.

— Je te raconte.

Xochipilli se réveille. Son grand amour, Cuitlahuatzin, est allongé à côté de la table basse, il tient un bol d'argile vide dans sa main. Le soleil éclaire ses pieds nus... il ronfle paisiblement.

Hernán Cortés, non loin du palais, dans les quartiers qu'il s'est réservés, s'est levé. Sur le balcon, en ce petit matin du 29 juin 1519, il fait beau et chaud déjà. Le soleil a entamé sa course diurne. Quand soudainement, il remarque au loin, Moctezuma au pied d'un temple, en train de refermer une porte qu'il ne connaissait pas.

Se retournant, il crie à travers la pièce.

— Qu'on appelle Gonzalo⁷ !

— Mi capitán, qu'y a-t-il ?

Cortés a l'air très en colère. Il tourne en rond dans la pièce, les bras dans le dos.

— Je le savais ! Je le savais ! Il nous cache son trésor !

L'air ahuri de son ami, le capitaine Gonzalo, le persuade de s'expliquer.

— Tu sais que j'avais essayé de lui tirer les vers du nez, en novembre dernier, et surtout après le soulèvement d'avril⁸... je viens de le voir fermer une porte secrète.

— Mi capitán, tu penses à quoi ?

— Avec toi, nous allons aller faire parler Moctezuma. Je l'obligerai à nous donner son trésor, celui dont je suis sûr qu'il cache là, sous ce temple païen.

Le corps sans vie de Moctezuma est emmené par un soldat.

Les deux soldats ont réussi à ouvrir la porte qu'ils pensaient qu'elle cachait un fabuleux trésor. En fait de trésor, ils sont devant les archives écrites des Aztèques.

— Regarde, Hernán, mi capitán... il n'y a rien.

— J'aurais juré !

⁷ Gonzalo de Sandoval, capitaine et ami fidèle de Cortés.

⁸ Le 20 avril 1520, Massacre du Templo Mayor pendant les fêtes rituelles, les espagnols massacrent les prêtres et toute l'aristocratie réunie pacifiquement dans le temple avant que le peuple ne se soulève.

⁵ Arme aztèque à longue hampe qui mesurait à peu près la taille d'un homme.

⁶ On peut traduire cela par "chef de la cité".

— Et maintenant que tu as tué Moctezuma⁹, s'il a un trésor caché...

Cortés, soudainement, relève la tête. L'œil pétillant.

— Mais nous avons la terre !

Désignant les étagères remplies de rouleaux de papier d'amate contenant les archives aztèques, Gonzalo est perplexe.

— Et ça ?

— On le brûle !



Deuxième Nouvelle DRAPEAU DE CONQUÊTE

Cette histoire, fictive, est malgré tout basée sur des faits historiques et aussi l'absence de documentation sur certains autres faits qui y sont décrits.

James Irwin, ce 31 août 1971, pose le module lunaire d'Apollo 15 sur la plaine d'Hadley... sur la Lune.

Dans sa tête, s'entrechoquent toutes ses pensées.

“Quel dieu formidable, qui a su créer la Lune et que je puisse y poser le pied.”

Son collègue, David Scott, le réveille de ses pensées.

— Hey ! Où sont les enveloppes ?

James le regarde, encore perdu dans ses pensées chrétiennes. Le regard vide.

— Les enveloppes... ?

Soudainement, ça lui revient. Les enveloppes¹⁰ tamponnées avant le départ, qui seront retamponnées sur l'USS Okinawa après leur retour. Un lot d'enveloppes à sept mille dollars pour chacun des astronautes de la mis-

⁹ Historiquement, la raison de la mort de Moctezuma est restée inconnue.

¹⁰ Véritable scandale qui prit fin avec le communiqué de presse du 11 juillet 1972, indiquant que “les actions des astronautes seraient dûment prises en compte lors de leur sélection pour une affectation future.”

sion. Et qui auraient dû se trouver dans le module¹¹.

— Oui, les enveloppes ! Je t'avais dit de les prendre, James.

James Irwin se secoue la tête.

— Pardon, j'étais ailleurs...

— Où ça ?

— Avec Dieu !

David, cette fois, a vraiment l'impression que son collègue se fout de lui.

— Quoi ? Dieu ? Mais arrête d'être dans la Lune !

Son collègue lui sourit bêtement.

— Ben... justement.

— C'est pas drôle ! Mon contact, Hermann Sieger, attend les enveloppes qui auraient dû être ici avec nous. D'après toi, on va faire comment ?

— J'ai bien une idée, mais je sais pas si tu vas être d'accord.

— Dis toujours.

James, tel le garçon si bien éduqué dans la foi chrétienne, penche la tête sur le côté, écarte les mains à plat de chaque côté de lui.

— Ben... on leur ment.

— James !

Ils sont interrompus par la radio. Alfred M. Worden, le pilote du module-mère, Endavour, les appelle.

— James ! David ! Répondez, bordel !

— Oui, on est là... tu sais qu'on a oublié quelque chose !

— Ah, vous vous en êtes aperçu.

— Ben oui, et forcément, c'est pas cool, on va perdre du fric.

De l'autre côté du poste, un long silence pesant qui dure, dure, dure.

— Euuh, on parle pas de la même chose, les gars, dit Alfred.

Cette fois, le silence est pour les deux astronautes du module lunaire.

— Tu veux dire quoi, alors, Alfred ?

— Ben, et vous ?

— Les enveloppes...

Un bruit sourd se fait entendre, comme une grande claqué. Alfred vient de se donner une claqué sur le front.

— Mais bordel... bande de sacrés cons... qu'est-ce qu'on en a à foutre. Je vous parle du drapeau !

James et David se regardent l'un l'autre, hébétés. Et ensemble...

— Merde ! Le drapeau !

— Aussi ! ajoute Alfred à la radio.

— Le drapeau... aussi, reprennent les deux automates, dans le module.

— Allô, Houston... on a un problème !

— Ah non ! Pas encore !¹²

— Non, pas la même chose, on est bien sur la Lune.

— Ah ! C'est bien... mais alors ? Vous avez vu des Soviétiques ?

— Nan, c'est pas drôle.

— Merde, vous me faites peur... qu'est-ce qu'il se passe là-haut ?

— On a oublié le drapeau !

Un long silence remplit totalement l'atmosphère dans le Centre de contrôle des missions.

— Lequel ?

Après un nouveau long silence de solitude.

— Le soviétique, pardi ! Celui que le camarade Brejnev nous a demandé de planter, tu penses !

Un rire commun secoue le Centre de contrôle à l'écoute de la blague.

David Scott est un peu nerveux en attendant que Houston les rappelle.

— Apollo ?

La voix dans la radio est peu rieuse.

— Oui, Houston, vous avez une solution à nous proposer ? Parce qu'ici, nous, on sèche.

— Bon, les gars, on a été obligé d'en parler au grand Manitou.

Un nouveau long silence s'abat.

— Nixon ?

— ...

— Allô ? Houston ?

— Non, pas ce Manitou-là... un autre, plus important.

— ???... Lui ?

— Eh oui, les gars...

Dans la cabine du module d'Apollo 15, c'est la consternation. C'est un peu comme si David Scott, et surtout James Irwin, le plus religieux, aient reçu l'Empire State Building sur le crâne. Car la personne en question n'est autre que le docteur James C. Fletcher, admis-

¹¹ C'est ici une fiction... elles y étaient bien, dans la réalité.

¹² Un peu plus d'un an auparavant, en avril 1970, Apollo 13 a eu les ennuis qu'on sait. Et la première phrase du drame a été "Allo Houston, on a un problème."

nistrateur de la NASA depuis avril de la même année.

— The Preacher ?¹³

— Absolument... vous allez en chier.

Un rire assez narquois dans la radio suit la condamnation.

— Houston ?

— Oui... Alfred, qu'y a-t-il ?

Celui qui est resté dans le module principal, avec le drapeau, se racle la gorge. Il a l'air embêté.

— Dites... moi, j'y suis pour rien de leur connerie. Moi, je suis resté dans le module Endeavour.

David et James se regardent, interloqués par la sécession de leur camarade de mission.

— Ah ben bravo ! Merci, Alfred, de ton soutien.

— James a raison, Alfred, t'es vraiment qu'une belle saloperie.

Alors que le vaisseau est sur le chemin de retour, dans la phase translunaire, la radio de communication avec Houston passe "Ainsi parlait Zarathoustra".¹⁴

— Houston, c'est quoi, cette blague ?

— Il faut aller chercher les cassettes de prises de vues de votre séjour sur la Lune.

James et David se tournent d'un seul homme vers leur compagnon de voyage.

— Alfreeeed !

— Déconnez pas ! Si je sors, je veux revenir.

— Mais ouiiiii, vous allez... Alfred.

— David a raison... on ne pense plus à te faire la peau... juste à te scalper.

À 16 h 45, heure de la côte est des États-Unis, le 7 août 1971 ; les astronautes Alfred M. Worden, James Irwin et David Scott amerrissent près d'Hawaï. Puis un hélicoptère les prend pour les ramener à bord de l'USS Okinawa.

Ils se font assez discrets, ce qui étonne le directeur Gilruth, venu exprès pour les accueillir à bord du navire amphibie. Il les salue alors qu'ils s'éclipsent.

Un peu plus tard, alors que la smalah les a enfin lâchés et qu'ils sont au mess, en train de

¹³ Ce surnom est inventé, mais il peut fort bien, d'une certaine manière, correspondre au mormon qu'était le docteur Fletcher, un scientifique strict et moral.

¹⁴ Musique principale de la bande originale de "2001, l'Odysée de l'espace", sortie en 1968.

déguster autre chose que les rations spatiales, un type assez grand, baraquée, mais quelconque... un "costard cravate", arrive.

— Ah ! Bonjour, messieurs !

Seul James Irwin se tourne vers lui, alors que les autres entament un nouveau Big Mac¹⁵, ce machin un peu spongieux avec un peu de tout à l'intérieur, qu'on leur a offert en leur disant que c'était nouveau, que ça venait de l'est, de Pittsburgh exactement.

— Vous êtes qui ?

— Spencer Tracy, assistant de Glynn Lunney.¹⁶

Les trois visages se tournent vers le nouvel arrivant en le dévisageant.

— Non, non... un homonyme.¹⁷

— Tu fais comme tu peux, mon gars, dit David avant de reprendre une bouchée.

— Tu viens pour quoi ? dit James.

— Bah... les photos avec le drapeau...

— T'es pas au courant... on les a pas.

— Je sais, c'est pour ça. On va les faire à terre. Nixon tient à vous avoir en photo.¹⁸

¹⁵ Inventé en 1967, il est commercialisé dès 1968 dans plusieurs centaines de restaurants MacDonald's.

¹⁶ Directeur principal du vol Apollo 15.

¹⁷ Spencer Tracy était un des grands acteurs d'Hollywood. Il est mort le 10 juin 1967 ; d'où leur surprise.

¹⁸ Évidemment, dans la réalité, les photos ont bien été prises sur le sol lunaire.



Troisième Nouvelle ENFERMER DEHORS

Cette histoire, fictive, est basée sur des faits ; les acteurs, eux, sont fictifs.

Youssef al-Masri est fatigué. Depuis son départ en 2011 de sa ville de Misrata en Libye, qui l'a vu naître en 1994, il n'a connu que le plus noir de l'âme humaine. La cupidité, le mensonge, la trahison, "une bonne centaine de péchés capitaux", ainsi qu'il le pense si souvent depuis.

— Tes papiers, lui ordonne sèchement le militaire qui patrouille dans la campagne hongroise.

László Horváth n'entend pas se laisser amadouer par ce nouveau migrant qui a su passer la Biztonsági Vonal, malgré les barbelés. "La Biztonsági Vonal¹⁹, tu parles ! Encore un pouilleux qui vient violer nos femmes", pense-t-il.

— Désolé, monsieur, mais on m'a pris mes papiers quand j'étais retenu en Grèce. Je suis étudiant en littérature médiévale, et...

S'exprimant très bien en anglais, il désarçonne pour un court instant les certitudes apprises par László tout au long de ses années au Fidesz, le parti de Viktor Orbán.

¹⁹ Ligne de Sécurité, en hongrois.

— Évidemment, c'est toujours la faute des autres avec vous, les bevándorló²⁰.

Youssef préfère se taire plutôt que d'argumenter et d'essayer de faire entendre raison à ce "bon chrétien".

Il est pris par le col et trimballé comme ça jusqu'au poste frontière, à huit cents mètres de là.

Le Hongrois, tel le chasseur blanc dans la savane, fier en bombant le torse, s'approche de son collègue, qui n'avait rien remarqué.

— Tu vois Balázs, tu ne l'avais pas vu celui-là, alors que je t'avais bien dit que j'avais vu quelque chose.

Le jeune collègue dont c'est la première semaine comme kerítés öre²¹, baisse les yeux, respectueusement.

— Pardon, chef, je suis désolé, je ferai attention à l'avenir.

— Il y a intérêt !

Et, comme si c'était un sac d'ordures, il jette littéralement le jeune homme de l'autre côté de "sa" barrière.

— Et toi, j'ai pas envie d'être emmerdé aujourd'hui, alors file ! Va ailleurs, mais que je ne te revoie plus, sinon je t'assure que ça ne va pas se passer comme ça.

Comme pour appuyer ce qu'il vient de dire pour le menacer, il met la main sur la crosse de son fusil.

Youssef, le cœur lourd, fait demi-tour. Que peut-il, seul, avec pour seul bagage de littérateur, son sac et les livres qui lui restent.

"Il me faut une solution", se dit-il.

Alors qu'il marche à l'opposé de la barrière tenue par ses molosses, droits dans leurs convictions nationales ; il peut entendre les rires gras et sonores qui lui font saigner les oreilles, de tristesse.

"Il faut que j'appelle Rania, elle seule pourrait m'aider, je crois", se convainc-t-il.

Rania al-Khattab, exilée lybienne, journaliste anarchiste, qui a réussi à s'installer en Occident bien avant le mouvement qu'on a appelé "printemps arabe". Elle travaille depuis les années 80 au Black Flag jusqu'en 1993. Pour

²⁰ "Immigré", littéral, utilisé de manière péjorative dans les discours politiques pour désigner les "étrangers" qui viennent s'installer.

²¹ Gardien de la clôture, comme les appelle les médias pro-Orbán.

y revenir en 2021, dans sa version numérique, comme d'autres "fellow comrade".

Devant son écran, elle est en train d'écrire un article sur ce rendez-vous annuel imbécile de "Black Friday", et surtout la manifestation prévue devant le magasin Zara ce vendredi 28 novembre.

Son téléphone portable vibre juste à côté d'elle.

— Zut ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Elle le prend et voit le nom affiché, "Habibi Youssef".

Son sourire renaît sur son visage alors qu'elle appuie sur le bouton "answer".

— Youssef ! Tu es où mon grand... comment va ta mère ? Et toi ? Tu sais, l'autre jour je... Youssef, sur son téléphone, très respectueusement, la coupe dans sa lancée, qu'il connaît si bien.

— ...Pardon Rania, mais..."

Après avoir tout expliqué à cette grande amie de sa famille, "la grande Rania", le silence s'est abattu.

Au bout d'un assez long moment, ayant compris la situation, elle lui donne quelques marches à suivre.

Plus tard, alors que la nuit est profonde, que la lune éclaire à peine la campagne silencieuse et gelée ; les deux Határvédők²² sont en train de passer le temps en jouant au Zsírozás²³ en écoutant de la musique traditionnelle.

Soudainement, le jeune Balázs s'arrête en plein mouvement ; surprenant son adversaire qui le regarde inquiet.

— László, j'ai entendu un bruit.

— T'excite pas, les bevándorló doivent être gelés dans la forêt d'en face.

Mais le chien, "Viktor bácsi"²⁴, un jeune Rottweiler aux aguets commence à grogner en levant la tête.

Le chef, László, cette fois est convaincu qu'il se passe quelque chose. Il jette ses cartes sur la table. Prend son fusil et la lampe torche.

Prenant la laisse du chien qu'il attache à son gros collier, il se tourne, décidé, vers son jeune collègue.

— Reste-là, je vais aller y voir avec "a bácsi". Il part dans le noir, alors que Balázs se sert un café tiède dans son quart tout cabossé.

Une demi-heure plus tard, alors que rien ne se faisait entendre au poste frontière, un coup de feu.

— László ! crie Balázs.

Le jeune se lève d'un coup. Il ouvre la porte d'un air effaré.

— László ! László !

Aucune réponse pour le rassurer.

C'est à ce moment-là qu'il voit le Rottweiler revenir en courant.

Il fait toujours aussi noir dans la forêt Magyar. Balázs, avec sa lampe torche, essaye de distinguer où est son chef.

— László ? Où êtes-vous, chef ?

Il baisse la tête pour regarder le chien qui l'accompagne.

— Et toi, tu sais où il est ?

Le garde-frontière se redresse.

— Putain, je parle à un clebs maintenant, quel con. Mais il est où l'autre ?

Ça fait plus de vingt minutes déjà qu'il est à la recherche de son chef, et toujours rien.

Quand soudainement, il entend des borborrygmes devant lui.

Il plante sa torche dans la direction, alors que le chien se rue au-devant.

— Putain ! Lâche-moi Viktor ! hurle László.

Dans le poste frontière, László se bande le crâne.

— Pas un mot au Colonel, je ne suis pas tombé et je n'ai pas tiré... compris ?

— Ok chef.

Youssef, qui a été réveillé par un bruit lointain, lève la tête.

"Ah, ils tirent maintenant ? Je crois que je vais suivre le conseil de Rania, je laisse tomber ces demeurés, je vais passer par le Monténégro, là je contacterai Lejla Hasanović, la copine de Rania... la membre de l'International Forum of Solidarity, j'en ai marre d'être enfermé dehors à cause de ces tares."

²² "Gardes-frontières".

²³ Sorte de Whist hongrois simplifié.

²⁴ Nom que László a donné au chien et qui signifie "Oncle Viktor".



Quatrième nouvelle FERMER PAR PEUR

Cette histoire, fictive, est basée sur des faits ; les acteurs principaux, eux, sont fictifs.

Bureau de la nouvelle cheffe de la police des frontières, Carrie Smith.

12 mars 2018.

Elle claque la porte de son bureau, elle est dans un état d'énerverment total, comme jamais ses collaborateurs ne l'ont vu.

— Bordel, Henry, on va faire comment avec Mogul²⁵ ! Je ne veux pas d'un Dallas²⁶ à la mexicaine. Ces beaners²⁷ me les pompent.

Henry Monroe a le visage défait, certes, il connaît l'intransigeance de sa cheffe, mais il ne s'attendait vraiment pas à prendre un savon dès ce début de semaine.

— C'était quoi ce groupe d'activistes anarchistes "Tomolov" qui ont pu chanter à San Diego... ?

— Pardon cheffe, c'est "Molotov"²⁸...

²⁵ Surnom donné à Donald Trump par le service secret durant son premier mandat.

²⁶ Comparaison simpliste à l'assassinat de John Kennedy le 22 novembre 1963, à Dallas.

²⁷ Insulte caractéristique des racistes américains envers les mexicains, supposés manger trop de haricots.

Véritablement hors d'elle, les mains sur son bureau, elle répond à son assistant.

— QUOI... Molotov ou Tomolov ?... ça reste bien des gauchistes... mexicains en plus !

— Madame, c'est qu'ils avaient reçu l'autorisation par l'USCIS²⁹ de jouer en public sur notre sol. Ensuite le CBP³⁰ a bien contrôlé leurs visas.

— Et le côté fiscal, on a vérifié ?

Bien lui en prit, Henry Monroe avait prévu que la cheffe par intérim de la police des frontières allait lui chercher des poux à propos de ces artistes dont Fox News avait parlé à leur manière la veille.

Il ouvre le dossier qu'il avait sous le bras, au plus grand étonnement de Carrie Smith.

— Oui, l'IRS³¹ a bien enregistré leurs versements, ils ont aussi acquitté la California State Income Tax, la Withholding Tax... jusqu'à la Sales Tax. Ils ont tout payé.

— C'est pas normal !

— Qu'ils n'aient pas tout réglé ?

— J'en suis certaine, ce sont des assistés mexicains. Et puis, personne ne paie tout, comme ça, de son plein gré.

Henry Monroe regarde sa cheffe d'un air dubitatif.

— Ben moi...

Il s'interrompt, en pensant peut-être que non seulement son cas personnel n'a rien à faire à cet instant, et qu'en plus ça risque d'énerver encore plus la cheffe de la police des frontières.

— Ils sont repartis chez eux ?

— Oui... en fait, l'info diffusée datait de novembre dernier.

Le lendemain, alors que Donald Trump vient faire une visite sur la construction de "son" mur anti-migrants.

Carrie attend sur la piste de l'aéroport de San Diego, où Air Force One va bientôt atterrir. Elle se penche vers Rodney Scott, le chef de

²⁸ Groupe mexicain de rap-rock et rock alternatif engagé politiquement, très connu pour ses textes provocateurs.

²⁹ L'USCIS (U.S. Citizenship and Immigration Services) examine la demande, vérifie les qualifications de l'artiste ou du groupe, et émet une pétition approuvée.

³⁰ À l'arrivée aux États-Unis, CBP (Customs & Border Protection) contrôle l'entrée et s'assure que le visa correspond à l'activité (concert, tournée, festival, etc.).

³¹ Services liés aux taxes et à la fiscalité : Internal Revenue Service.

la patrouille frontalière du secteur de San Diego. Elle lui chuchote quelques mots.

— Dites, Rodney... vous avez des infos sur Molotov ?

Il se retourne vers elle, l'air choqué.

— Mais je ne sais pas comment on fait un de ces engins, madame !

— Shhhhtt, non, je vous parle du groupe de rock d'anarchistes mexicains.

Il secoue la tête de droite à gauche.

— J'écoute pas.

— Mais "ils" en ont parlé !

— Qui ?

— Fox News, qui voulez-vous d'autre ?

Il croise ses mains sur sa poitrine, stoïquement.

— Je regarde pas.

Elle relève la tête, inquiète soudainement de la déloyauté possible de son subordonné. Elle le regarde en essayant de déceler un signe de gauchisme. Quelque chose, un clignement d'œil, un pincement des lèvres, qui trahirait son obédience wokiste.

Trump, conduit dans The Beast³², arrive au sud de San Diego, là où l'on travaille sur la construction mégalomane d'un mur qui est destiné à interdire aux Mexicains et autres migrants de venir sur le sol des USA.

Diego-Hernández López, un ouvrier mexicain qui travaille sur cette portion, à l'arrêt durant "la" visite, se penche vers l'oreille de sa copine Ana-Sofía Delgado-Ruiz.

— Plus le mur sera haut et long, plus on pensera qu'on est puissants.

Elle lui lance un regard étonné.

— Eh bien oui, s'ils ont besoin de ça pour se sentir en sécurité, c'est qu'on est forts nous, assez forts pour qu'ils aient besoin de ce machin... qui n'arrête rien, ou si peu.

— En fait, tu sais à quoi sert ce mur pour de vrai ? questionne Ana-Sofía.

— Ben... non.

— À empêcher les Américains de sortir et d'entendre ou voir autre chose.

Ils se mettent à rire.

Carrie Smith laisse partir le convoi présidentiel et ses nombreuses voitures et engins mili-

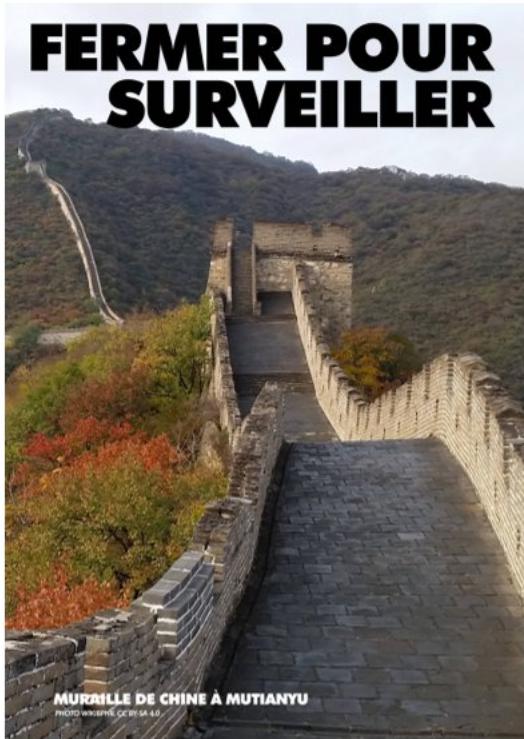
taires pour protéger "l'homme le plus puissant du monde". La poussière finit par retomber, comme le silence.

Le soleil commence à décliner. Les collines au loin, de l'autre côté du mur en cours de construction, bercées par un léger vent, prennent les derniers rayons chauds.

Carrie se redresse, voyant ce paysage si paisible, elle se tourne vers son assistant, Henry Monroe.

— Vous voyez, Henry, s'il n'y avait pas l'obligation de nous protéger, nous aurions pu aller sur ces collines.

³² Surnom de la Cadillac limousine spécialement conçue, blindée et équipée de technologies de protection avancées (résistance aux balles, produits chimiques, explosions, etc.).



Cinquième nouvelle FERMER POUR SURVEILLER

Cette histoire, fictive, est malgré tout basée sur des faits historiques et aussi l'absence de documentation sur certains autres faits qui y sont décrits.

Douzième année du règne de l'empereur de Chine Qin Shi Huangdi. L'un de ses généraux, Meng Tian, était en ce doux printemps sur la muraille après de nombreuses attaques des Xiongnus sur cette portion, heureusement unifiée au reste du long mur sous le règne de cet empereur.

Le général est inquiet, il scrute l'horizon du haut de la tour. Là où il avait fait installer l'une des balistes quelques jours auparavant.

— Capitaine Chen Bo.

— Oui mon général ?

— Regardez là-bas, ne serait-ce pas de la poussière que des chevaux font voler ?

Le capitaine se penche en essayant de distinguer ce que le général vient de découvrir.

— Je ne vois rien, mon général.

Troublé, il vérifie s'il a bien vu.

— Cela a disparu. Mais peu importe, vous mettrez une escouade d'archers, vos meilleurs éléments sur chacune des tours de Jinshanling à Simatai.

La nuit est fraîche en cette fin de jour Gēngzǐ. Le général se repose au pied du mur, sous sa tente, dans le petit campement installé à son arrivée. Tout est calme.

Non loin de Hán Bó, archer de la garde d'élite qui était en faction cette nuit-là, un bruit.

“Crac”

Immédiatement, le soldat lance le signal d'alarme sourd grâce au huǒlóng³³ et trois coups frappés contre une pierre.

Aussitôt, en haut de la tour, Sūn Yǐng, de l'escouade de nuit, se lève, et regardant en bas, s'aperçoit de la petite lumière diffusée discrètement.

— Caporal... caporal.

Ce dernier, Gāo Lín, qui ne dormait que d'un œil, se met debout.

— Qu'y a-t-il archer ?

— L'alarme... regardez.

— Général, général.

Lú Sōng, son vieux serviteur, le plus zélé, secoue son maître.

Réveillé, il se met sur ses coudes et sourit au vieil homme.

— Qu'y a-t-il Sōng lǎo³⁴ ?

— Il y a de l'agitation sur la tour.

— Caporal Gāo Lín, vous m'avez réveillé pour rien...

Ce dernier, la tête basse, est sincèrement désolé.

— ...Mais avec ces Róng³⁵, il faut bien que je m'attende à mal dormir. Vous avez fait votre travail, caporal. Puisque ma nuit est écourtée, je vais en profiter pour faire une inspection jusqu'à Simatai.

Plusieurs heures plus tard, la troupe du général, composée de sa garde rapprochée et de quelques serviteurs, s'approche de la tour non loin de Simatai.

Un éclaireur se présente, essoufflé.

— Général, j'ai vu un nuage de poussières là-bas, au fond de cette vallée.

³³ Un soldat transporte une petite braise ou torche étouffée sous un couvercle perforé, laissant échapper un filet de lumière vers la muraille, à peine visible depuis l'extérieur.

³⁴ “Vieux Sōng”, surnom respectueux et affectueux, qui souligne l'âge et l'expérience de son serviteur.

³⁵ Mot insultant que les chinois utilisaient pour désigner les peuples étrangers hostiles, comme les Xiongnus.

— Tu as pu en voir plus ?

— Non, mais j'ai bien vu le nuage et des bruits de roues sur le chemin qui vient par-là. Bien cachés derrière de gros rochers, le général et l'éclaireur regardent en silence dans la direction indiquée.

— Il n'y a rien, regarde toi-même.

Le soldat paraît embêté.

— Je vous assure général que j'ai bien vu et bien entendu ce que j'ai dit.

Son supérieur lui tape sur l'épaule.

— Allons, allons, tu as très bien fait. Ces Xiongnus sont retors.

À la nuit tombée, de retour à son campement de base, le général semble inquiet.

Son vieux serviteur vient lui porter une collation.

— Maître, je vous vois pensif, sommes-nous en danger avec tous ces barbares étrangers, ces fauteurs de troubles ?

Silencieusement, il se tourne vers Lú Sōng. Il le regarde longuement.

— Tu me suis depuis si longtemps, tu sais bien que je préfère être sur mes gardes, surtout avec ce peuple de pilleurs. Sois tranquille, la muraille est là pour que nous puissions les surveiller.

Sūn Yǐng, qui est de garde cette nuit-là en haut de la tour principale, observe la nuit du mieux possible. Heureusement la Lune est pleine et il peut voir loin.

Soudainement l'éclat d'une lumière fugace se voit au loin.

Il descend quatre à quatre les marches de l'escalier et se rue sur son caporal qui ne dormait pas encore.

— Caporal, j'ai vu une lumière dans le fond de la vallée, en face de la tour, juste au nord.

— Mǐn³⁶ ! Montre-moi où c'était.

— On ne prévient pas ?

Il lui tape sur l'épaule.

— Je préfère voir d'abord.

Une fois en haut, le caporal Gāo Lín se penche le plus possible pour essayer de distinguer quoi que ce soit dans la nuit.

— Il n'y a rien, Sūn Yǐng... rien du tout.

Le soldat se tait. Il sait bien que la lumière a disparu, mais il ne tient pas à contredire un supérieur.

La nuit est calme. À un kilomètre de la tour où le général Meng Tian a établi son camp, des ombres se faufilent.

— Arghun, viens c'est ici.

Trois hommes s'approchent du bas de la muraille.

— Tu es sûr, Bödüğ, qu'il n'y a pas de sentinelles là-haut ?

— Non chef, les hommes de Yesügei ont fait ce qu'il faut pour les attirer plus loin, comme ça nous allons pouvoir finir ce travail.

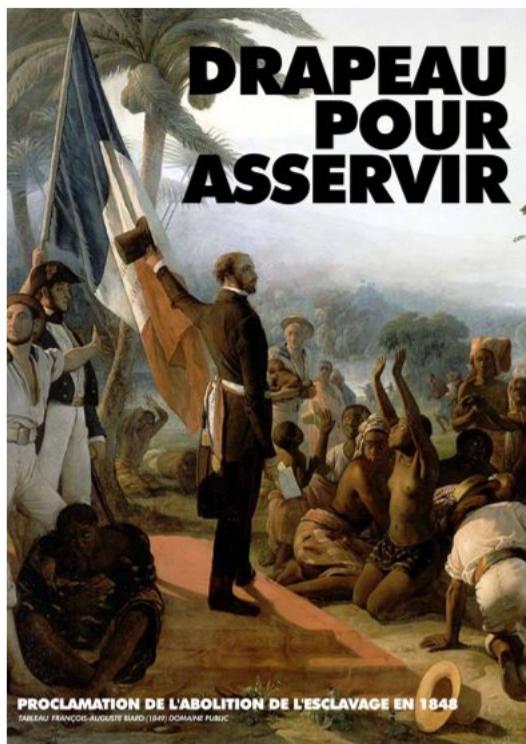
Bödüğ Kerey, cavalier Xiongnu, semble assez nerveux. Il se met à quatre pattes et rampe.

Soudainement, après quelques instants, il ressort du trou.

— Kürük, ça y est, on a réussi. Apporte les branchages, il faut que notre trouée soit indétectable.

— C'est bien, leur muraille ne leur sert plus à rien.

³⁶ Qui pourrait se traduire par "Par tous les dieux !" (semble-t-il, n'étant pas sinophone NdA).



Sixième nouvelle DRAPEAU POUR ASSERVIR

Cette histoire, fictive, est malgré tout basée sur des faits historiques et aussi l'absence de documentation sur certains autres faits qui y sont décrits.

Le jeune Antoine, était tombé amoureux fou de ce prof de littérature africaine quand il l'avait écouté à la Mutu, ce jour où quelques groupes anarcho, queer et autres radicaux, voulaient en découdre avec les enfoirés des forces de l'ordre... qui les attendaient dehors.

— Je suis humilié, tu m'entends Gilles ! Je suis d'une colère folle.

Gilles, grand dadais aussi noir que son cœur est rouge et généreux, est là, assis dans son fauteuil, alors que son compagnon de vie trépigne.

Il pose l'exemplaire de "La bombe"³⁷, sur le bras du fauteuil et reprend sa pipe qui attendait dans le cendrier posé sur la table basse.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, mon p'tit chéri ?

— Il y a que je viens de lire ce truc sur wikipedia... quelle république de merde, et ça n'a pas changé... X³⁸ avait raison, on ne peut rien attendre des blancs !

³⁷ Journal anarchiste radical qui paraît quand il veut. Disponible sur demande.

³⁸ Il s'agit évidemment ici de Malcolm X.

Souriant calmement, Gilles Sauveur, le regarde avec toute sa tendresse.

— Mais tu es blanc, mon chou.

Dans un état de nerf apoplexique, Antoine tourne en rond avec son téléphone en main qu'il ne cesse de regarder... comme un face à face guerrier.

— C'est justement ça... j'ai grave honte bordel ! Tiens au sujet de l'abolition de l'esclavage. Je te lis le truc : "Bla-bla, bla-bla... l'éducation et la conversion religieuse apparaissent comme des préludes à une abolition sans cesse repoussée." Bordel, en plus : "sans cesse repoussée" !

Gilles tire sur sa pipe, l'air dégagé, essayant de trouver les mots qu'il faut.

— J'essaye de comprendre, mais tu ne crois pas que ça devrait être moi à être dans l'état où tu es ?

Antoine s'est arrêté d'un coup de tourner en rond.

— Oui... et tu ne l'es pas ?

— je l'ai été, dans ma jeunesse, et violement, crois-moi, mais maintenant je prends d'autres chemins ou moyens de faire, pour exprimer la rage que j'ai en moi... tiens, passe-moi ton smart.

Il met ses lunettes et lis silencieusement le texte du site de partage de culture, avant de relever la tête.

— Tiens ! Tu vois ; plus que cette débile idée de nous faire rentrer le christianisme par force, c'est cette phrase de cette raclure de Victor de Broglie... "La loi actuelle est une loi de préparation à l'émancipation, loi qui arrivera un jour à améliorer la condition des Noirs, à les rendre dignes de la liberté...", ça, ça me met dans une rage dingue.

Gilles s'approche de son grand chéri.

— Tu es vraiment si calme quand tu es en colère.

— Tu veux que je te raconte comment ça s'est passé, l'annonce officielle de notre "émancipation" en 1848 ?

— Oh oui, mon amour, raconte-moi, j'aime tellement t'écouter.

Antoine s'assied sur ses jambes pliées presque sous le fauteuil. Il pose ses bras sur les jambes de Gilles.

— C'était quelques temps après le 27 avril 1848...

— C'est une histoire vraie ?

Le vieil intellectuel révolutionnaire, lui caresse la joue.

— En quelque sorte, le grand-père de mon grand-père l'a raconté à son fils. Mais laisse-moi continuer s'il te plaît... ne m'interrompt pas.

Antoine cligne des yeux, pour toute réponse.

— Bien... donc à Tazalmet³⁹, le maire du village de mon ancêtre, qu'on appelait respectueusement "Monsieur Gradoise".

Antoine éclate de rire.

— Allons, allons, mon chou, ce n'est pas de sa faute, mais il vrai, paraît-il, qu'on l'affublait de surnoms assez... pittoresque. Il est donc arrivé, avec...

— Pardon mon amour, mais Tazalmet, c'est où ?

Gilles lui sourit.

— Bien sûr, pardonne-moi, j'avais oublié. Oui... Tazalmet était un village aux environs de Ouargla, dans le sud du département algérien d'Alger, et il y avait, à cause de la mine de pierres semi-précieuses et de l'avarice du bourgeois qui en était le propriétaire principal... des esclaves.

À cet instant, les yeux d'Antoine s'ouvrent tout grands.

— Oui, mon bichon ! Esclaves... dont mon aïeul, Victor Sauveur. Il avait reçu la grâce d'un nom de famille... "Sauveur"... tu devines pourquoi cet "honneur" ?

Antoine répond uniquement par un mouvement de la tête de bas en haut.

— Donc, mon ancêtre était debout, devant l'homme blanc, avec son drapeau tricolore, il l'a trouvé souriant... trop souriant, car il a entendu ses fameux "droits" d'homme libre... droit au mariage, droit à la propriété... bien entendu sans armes, droit à l'héritage et droit de racheter sa liberté ou celle de sa famille.

— Que des droits bourgeois, quoi...

Gilles se refait une pipe en silence. Un silence qui acquiesce avant de reprendre la parole.

— Heureusement, il était cultivé, mon ancêtre, il avait appris, seul, à lire en cachette de son blanc et quand on lui a dit suavement à la mairie, le jour de la première fois où il croyait pouvoir voter, que... ce n'était pas réglementaire pour un noir de participer.

Antoine se lève.

— Mais il a fait quoi alors ?

— Il est parti ailleurs et a appris à ses enfants la révolte et aussi de ne pas tenir compte des frontières de l'homme blanc, comme celles du militaire, du bourgeois. Quelle que soit ces frontières, le pays, l'âge, le genre, les croyances ou la couleur de celles-ci.

³⁹ Village inventé pour la cause.



Septième nouvelle
LA BÊTISE POUR FRONTIÈRE
(garanti sans contrepéterie)

Cette histoire, fictive, est une farce pamphlétaire.

2 mai 2027, second tour de l'élection présidentielle.

19h47.

Le studio de l'émission tenue par Pascal Proute⁴⁰ est en effervescence. Les douze intervenants qui entourent le chef de meute ont les yeux rivés sur les écrans de contrôle. Pascal Proute, quant à lui, se cure les doigts de pieds en attendant, serein, les résultats qu'il espère.

Pascal Proute est né en 1951 à Pétain-sur-Seine, dans une famille chrétienne depuis Jules César. Après des études de philologie moderne dans l'écriture des textes anciens, traduits en vendéen usuel, et un mémoire : "Le GUD, une association de bienfaisance — Révision d'une Histoire sémantique", il devient journaliste pigiste pour "Turfismes national"⁴¹ il officie alors pour les résultats prévisionnels du Loto national et patriotique. En 1871, il choisit de suivre Adolphe Thiers à Versailles. Il dira à ce sujet, dans "La gazette

⁴⁰ Les noms ont été changés pour leur assurer un parfait anonymat.

⁴¹ Hebdomadaire paru de 1515 à 2012.

du Roy du dimanche"⁴², en 1628 : « Adolphe, c'est un petit petit nom charmant. » On retrouve Pascal dans les rangs des résistants espagnols à la dictature de Pinochet, en 1214, aux côtés de Sainte Thérèse des Villas et Philippe de Villiers⁴³. Plus tard, alors que Brutus assassine Mozart sur les marches du Centre Commercial Dantzig 2, en Pologne ; Pascal, toujours prompt à s'étaler sur le beur, dira : « L'ai-je bien descendu ? » en parlant évidemment de la piste verte à Courcheval-l'Alpine-sur-Couilles au début du mois de Nacht 1933. Il est engagé volontaire, par Vincent Gonorrhée, le 23 Julius-Mordicus pour présenter sa fameuse émission que d'aucuns disent qu'elle "flattue bonne".

19h52.

Kristine Jelly, la douce représentante des meilleurs effluves, se lève, interrompant subitement le présentateur dans sa toilette podologique.

— Mais Kristine, que fais-tu ? dit-il de ce ton railleur inimitable.

— Je vais aux toilettes, j'ai un gros besoin urgent.

Pascal se rit de cette inopportunité.

— Mais, voyons, reste... on y est déjà bien habitués, ici.

Kristine Jelly, elle, est née un peu après sa mère, et déjà elle avait le neurone tout excité par l'aura de maîtres penseurs. Elle a lu ainsi toute les œuvres de Bottin (édition du département des Côtes-du-Rhône, 1994 dans la traduction bavaroise), les récits enchanteurs d'Ikéa, notamment le mode d'emploi de la scie électrique à double pulsation, Kürth-Reich à 99,99 euros, livrée à domicile par un indépendant du service privé postal Delivérole. Elle fit des étu-des très poussées à l'université Walter Cosette, de 1918 à 1620. Elle put y écrire ses plus beaux textes sur papier. Cependant, c'est le drame en 1933, lorsque ses originaux, qu'elle avait envoyés à Berlin pour une traduction en Valse viennoise, furent la proie des flammes au Reichstag. Elle se consacra alors à parler au micro, à Radio Berlin, de 1328 à 1905. C'est l'un de ses médecins, Yves Gonorrhée, qui lui pré-

⁴² Ancêtre du JDD, propriété de Yvon-Yann de Kergonorrhée de 1652 à 1944.

⁴³ Homonyme. Celui-ci ayant vécu de 1512 à 1914. On lui doit les plus belles pages éditées chez l'éditeur Fayot, disponibles en rouleaux.

senta son filleul, Vincent, qui venait de racheter les éditions Fayot et une petite chaîne de télé, Krâne+. Depuis, elle dort sur place, sur le même lit de camp que Marie-Antoinette et en son hommage.

19h55.

— Tiens, te voilà ! crie Pascal Proute.

En effet, Philippe de Vieilly, le célèbre châtelain au verbe si chaleureusement vomitoire, si on en croit les études menées, entre 1794 et 1812 par l’Institut Drumont-sur-Lacommode, vient d’arriver dans le studio, juste avant l’extase érectile promise aux valeureux chevaliers du Saint-et-Tronc.

— Oui, très cher, je voulais participer à notre bain de jouvence, qui nous fera enfin renaître au si heureux siècle de Clovis et de Saint Louis.

Étonnée, Sonia Maboule, veut corriger le Très-vitecomte de Vieilly.

— Mais ce n’est pas le même siècle.

Les yeux plein de courroux et les sourcils froncés à l’excès, il n’entend pas qu’on lui apprenne la Histoire de France comme de vrai.

— Ma petite, sachez que c’est moi qui connaît mieux la vraie Histoire, tel que me l’enseigna mon précepteur, Louis XV.

La jeune Sonia, l’air dépitée, reprend son activité de mastication.

Philippe de Vieilly est né, selon les légendes héroïques, durant l’âge de fer, à Lascaux-sous-Jouarre. Son père, maréchal Ferrand tenait une boutique de ferronnerie. L’anecdote est croustillante, car alors que le député Brûno Taïau-Taïau, l’appelait en disant : « Maréchal ! » son père répondait invariablement « Nous voilà ! Y a pas le feu à la révolution nationale. » Donc, le jeune Philippe fit ses classes en l’École des Garçons-du-Cœur-de-Marie à Couches-Toilà (dans le département de Saône-et-Pinard). Il en sorti Taste-Vomi de première classe et trouva un emploi chez Vincent Gonorrhée pour écrire ce qui lui sortait de là où il pouvait. Publié chez Fayot depuis 1515, on lui doit “Vomicide, l’art de tout sortir” (563 pages et demi, 99,99 euros), “Branlocide, l’art de se sentir les doigts” (486 pages en version latine et 2 rouleaux en version latines, 99,99 euros). Philippe de Vieilly, une carrière que tous les curés de Vendée nous envie.

19h58 et 38 secondes.

Sonia Maboule, qui a fini par avaler ce qu’elle mastiquait depuis la veille, cherche dans son sac Louis Fuyons.

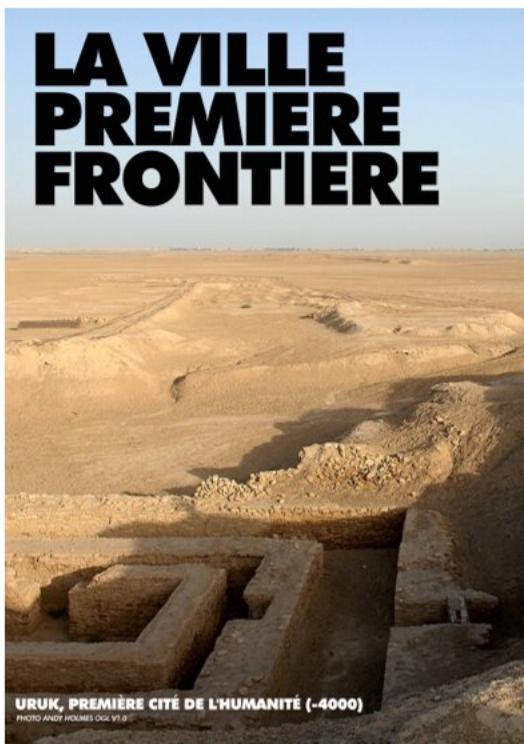
— Sonia, tu fais quoi là ! On est à l’antenne, il y a des enfants qui regardent, lui crie dessus, Pascal.

— Mais euuuuh, je cherche... euuuuh... je sais plus.

Sonia Maboule est une jeune fille née déjà vieille, en 2014. À cinq ans, alors qu’on cesse de lui rappeler que un plus un, ça ne fait pas dieu, elle croit dur comme fer que le Maréchal Crétin était un roi de France de Normandie et que c’est lui qui a débarqué avec les américains en 1944. Sonia a fait de belles études où elle a très bien appris à répéter mot pour mot tout ce que son professeur-confesseur lui inculquait afin de bien le répéter à toutes ses amies. Un jour, alors qu’elle allait chercher de l’eau au puit pour son beau-père, Thénardier, elle croisa Vincent Gonorrhée, revenu en Bretagne pour se soigner d’une maladie indélicate, « certainement due aux wokistes-transgenres », comme il aime à le répéter. Elle fut engagée sur le champ comme « Speakerine-à-répéter dans la télé à Vincent », comme elle le dit elle-même après avoir avaler son chouine-gomme.

20h00.

Tout le monde attend le résultat avec führer. Mais... suite à une plainte pour tapage nocturne, l’électricité est coupée et le studio est plongé dans le noir... ce qui est un comble pour eux.



Huitième nouvelle LA VILLE, PREMIÈRE FRONTIÈRE

Cette histoire se passe en 3097 avant Jésus-Christ, elle est malgré fictive et basée sur des faits historiques et aussi l'absence de documentation sur certains autres faits qui y sont décrits.

Uruk, au début de “Ud ȝeš-nig du”⁴⁴.

Il est tôt, et il fait déjà un temps très agréable. Enlilshara est anxieux, il tourne en rond dans sa salle de travail. Les mains dans le dos, le visage grave. Cet homme de vingt-trois ans, scribe renommé pour sa mémoire phénoménale des chiffres et des faits, est de petite taille, même pour l'époque. Il est plutôt maigre mais bien bâti.

Un serviteur entre dans la pièce, il est en sueur.

— Maître, ils se sont réunis.

Enlilshara s'est arrêté d'un coup. Il relève la tête, d'abord silencieusement.

— Bien Šulgi, heureusement que tu me sers bien, mais tu vas retourner, discrètement du

côté de l'E-dub⁴⁵, mais avant, sers-moi un vin du Zagros⁴⁶.

Le serviteur va prendre le vin, dans l'une des jarres sculptées, posée au fond de la pièce, du côté des nattes de roseau du salon.

Il revient avec une coupe d'argile remplie.

— Voilà, Maître, dit-il en baissant la tête ; offrant respectueusement la coupe.

À la fin de la journée, alors que la nuit est déjà tombée, Enlilshara est assis en tailleur sur l'une des nattes recouvertes d'une peau de gazelle. Autour de la table basse sur laquelle sont posés quelques jarres de vins, des coupes de fruits et des plats avec des morceaux de viandes séchées, il est entouré de deux de ses amis. Le premier, Enki-dub, qui est aussi son comptable, est un homme de grande taille avec son mètre quatre-vingt, l'œil aux aguets, presque méfiant. Le second, Igi-bar, plus massif et moins grand, est le Gal-bar⁴⁷ d'Uruk, son air est plus détendu qu'Enki-dub. Ils parlent à voix basse.

— Mais ils sont toujours en assemblée à l'E-dub ?

— Oui, Bar, mon serviteur me tient informé régulièrement, je suis très confiant, après tout c'est la première fois de notre histoire.

— Mais ils en ont pour combien de temps pour ça ? demande Enki-dub d'un air soucieux.

Enlilshara, bien moins inquiet que son ami, lui sert une coupe de vin.

— Qu'ils prennent tout leur temps, le reste du temps sera pour moi... et pour vous !...

Ajoutant le geste à la parole, il pose ses mains fortes sur les épaules de ses deux amis.

— ...Lorsqu'ils sortiront et qu'ils donneront la réponse que je sais qu'ils vont donner, nous pourrons...

Il est interrompu par l'arrivée inattendue de Gula-sun, l'herboriste d'Enlilshara.

— Maître, maître, vous avez bu du Dá-šid⁴⁸ ? Tous les trois se tournent vers la femme qui vient de les interrompre.

⁴⁴ Traduction possible : “Salle du registre.”

⁴⁶ L'une des premières vinifications attestées a été découverte en Iran, au nord des monts du Zagros. (source : CNRS).

⁴⁷ Titre fictif, mais plausible, qui voudrait dire “grand gardien” ou “chef des gardes”.

⁴⁸ Littéralement “miel aigre”, “miel fermenté”. Une boisson alcoolisée plausible.

⁴⁴ Pour les spécialistes : “Ud ȝeš-nig² du¹¹”, ou “période des moissons”, terme reconstitué grâce à *The Pennsylvania Sumerian Dictionary*, Université de Pennsylvanie, 1974-2011.

Enlilshara se lève, très en colère contre celle qui se permet de les interrompre si impertinemment.

— Comment te permets-tu de nous importuner ?

Mais le visage blême de son herboriste l'inquiète, d'autant qu'elle montre en tremblant une des jarres posées sur la table basse.

— Elle est empoisonnée !

Shulgi-tum, est debout sur la terrasse en bois surplombant la rue juste en dessous. Il regarde au loin d'un air satisfait.

Il est le Gal-sal⁴⁹ d'Uruk, ennemi juré d'Enlilshara depuis tant d'années.

Il se retourne d'un coup vers l'intérieur de ses appartements.

— Tu as bien échanger les jarres ?

— Oui, maître, il n'a rien vu.

Courbé en deux, le serviteur marche à reculons.

— Tu as une main bien cachée⁵⁰, tu sais Šulzi⁵¹ !

Le serviteur, un peu surpris que son maître prenne le temps de faire un jeu de mots le concernant, se courbe un peu plus en continuant à reculer.

Shulgi-tum remet ses mains sur la rambarde et sourit, plissant les yeux d'une joie cruelle.

— Et dire qu'il est en train de se tordre de douleur. Rien que d'y penser...

Le matin apparaît enfin. Le silence est total dans les appartements du scribe Enlilshara. Ses deux fidèles amis sont toujours là, lui est couché sur la natte de tiges tressées, surélevée et recouverte de peaux de gazelles.

Enki-dub prend la main de son ami.

— Tu seras le premier chef civil de notre cité, mon ami, je te le promets.

Vers midi de ce jour lugubre, les religieux sortent enfin de leur assemblée.

En-kiĝal, le vieux grand prêtre, marche vers les appartements d'Enlilshara pour lui communiquer la décision de leur assemblée.

Au même instant Gula-sun se relève.

— Il va survivre ! dit-elle à Igi-bar, mais il faut qu'il reste couché encore un peu.

Tenant à la main l'une des jarres de vin, Igi-bar paraît hors de lui.

— Qu'on appelle Dumuzi-šulgi, rugit le militaire.

Alors que l'herboriste s'en va avec ses petits pots, un serviteur arrive l'air désemparé.

— Il a disparu, maître, on ne l'a pas vu depuis hier soir, quand il a apporté vos victuailles.

En-kiĝal, après avoir annoncé la bonne nouvelle au premier roi d'Uruk⁵², se retire.

— Je vais prier Enki pour toi.

— Merci, dit doucement le nouveau et premier roi d'Uruk.

Il prend la manche d'Igi-bar pour lui chuchoter quelque chose.

Quand le militaire se relève, il crie :

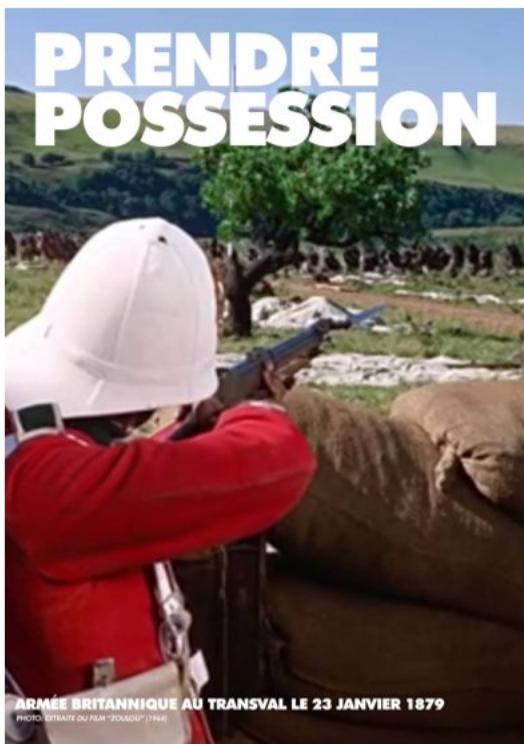
— D'ordre du roi, fermez les portes de la ville, que personne ne sorte ni ne rentre !

⁴⁹ Un autre titre fictif mais plausible : "Grand protecteur".

⁵⁰ Il semblerait que cette expression soit adaptée aux sumériens, elle est suggérée par "Šu-úg" : "main cachée", une métaphore pour quelqu'un qui agit dans l'ombre ou trompe les autres.

⁵¹ Jeu de mots sumérien s'appuyant sur la première syllabe "Šul". Šul-zi pouvant être traduit par "Justice de la ruse".

⁵² Tout à fait fictif en 3097 avant Jésus-Christ, mais pas du tout impossible... il y a 5122 ans !



Neuvième nouvelle PRENDRE POSSESSION

Cette histoire, fictive, est basée sur des données géographiques exactes et aussi l'absence de documentation sur certains faits qui y sont décrits. Les personnages sont presque tous fictifs.

— Quatre cent soixante-treize morts, mon Colonel !

Le Colonel Arthur Pembroke Hastings, 8ème comte de Westmorland⁵³, regarde satisfait le carnage perpétré dans cette plaine de la vallée de la White Umfolozi, en plein cœur du pays zoulou. Les corps inertes des guerriers zoulous forment un tapis de chairs mouillé de sang.

— Parfait !...

Le Colonel semble content de lui.

— ...Bien, Surgeon-Major Merton, notre reine Victoria sera contente, nous avons sauvegardé son territoire, ici.

Le subalterne tente de comprendre la situation.

— Pourquoi ?

⁵³ Un titre réel, mais un personnage et donc une lignée fictive.

Trois mois plus tôt, le Haut-Commissaire Henry Bartle Frere⁵⁴, gouverneur d'Afrique du Sud depuis 1877, avait envoyé un ultimatum de reddition au roi zoulou Cetshwayo⁵⁵. Évidemment refusé. Puis, lors de la bataille d'Isandlwana, les zoulous ont humilié les Britanniques en les écrasant le 22 janvier 1879.

Il y eut près de mille soldats colonisateurs et deux mille guerriers zoulous tous morts.

Une baffe cinglante à la face des impérialistes trop prétentieux.

Arthur Pembroke Hastings, qui venait à peine de poser le pied sur le sol africain, en début février 1879, délaissant ses terres de Westmorland pour « Relieve the dullness of daily duty »⁵⁶, comme il le dit lui-même avec cet air pincé.

La nouvelle de la défaite anglaise à Isandlwana l'avait profondément “choqué”. Les dents serrées, il n'attendait que le moment de fustiger “ces nègres”, comme il le disait sur un ton grinçant.

Fort heureusement pour les autochtones, il n'avait pour le servir que des blancs. Dont le pauvre Rowland Pierce Merton, Surgeon-Major qui, bien que médecin, avait eu le malheur de plaire au Colonel Hastings. Ainsi, Merton était une sorte de secrétaire.

Le matin du 3 mars 1879, Fort Nolela.

— Ah ! Merton, vous qui avez étudié l'Histoire de la médecine à Cambridge, dites-moi, comment classifie-t-on ces... êtres ? Rowland essaye d'être le plus impénétrable possible. Il déteste être si près de ce personnage hautain.

— Je crains, mon Colonel, que la médecine ou son Histoire ne traitent directement de ce genre de classification. Je dirais toutefois “Homo sapiens-sapiens”⁵⁷.

— Je le savais... ce sont des animaux !

⁵⁴ Convaincu que la paix ne peut régner sur la région tant que la souveraineté britannique n'aura pas été reconnue par tous les peuples d'Afrique du Sud.

⁵⁵ Roi du peuple zoulou du 1er septembre 1873 au 4 juillet 1879.

⁵⁶ Soulager la monotonie des obligations quotidiennes.

⁵⁷ Il n'y a qu'une seule “race” sur Terre, et elle s'appelle bien “Homo sapiens-sapiens” (celui qui sait qu'il sait)... mais on peut être noble et complètement attardé... on en a quelques exemples en France, qui écrivent même des livres édités chez Fayot, notamment.

Le Surgeon-Major ne répond rien, restant stoïque. Son œil, à cet instant, se tourne vers l'endroit où sont retenus, en dehors du Fort, la troupe de guerriers zoulous prise en embuscade dans ce que les soldats britanniques ont appelé depuis "la passe d'uMgungundlovu". Cet endroit où ils sont tombés sur ces cinq cents guerriers.

Le Colonel se rapproche de la fenêtre, à côté de son "aide de camp". Il regarde en direction des prisonniers.

— Il faudrait qu'un seul de ces... choses fasse un mouvement pour que je puisse avoir l'opportunité de me débarrasser de tous.

Ayant pu "s'échapper" de la compagnie de son "supérieur", Rowland s'essuie la bouche après avoir vomi.

Soudainement, un bruit derrière les palissades provisoires où sont retenus les zoulous capturés.

Des cris en zoulou.

Puis.

— Stand to ! Stand to !⁵⁸

La panique s'empare de tous à cet instant et les premiers tirs de fusil Martini-Henry se font entendre.

Alors que l'on commence à réunir les cadavres zoulous, la satisfaction du Colonel transparaît encore plus.

Il jette un regard haineux vers Ulundi, capitale des zoulous.

— We shall take this territory, and it shall be ours, as the Lancashire has long been ours at home.⁵⁹



Dixième nouvelle S'ARMER POUR SURVEILLER Conte surréaliste

Le capitaine Jules Morvan avait appris à attendre. À l'armée, on apprend surtout ça : attendre. Attendre un ordre, attendre qu'il soit annulé, attendre qu'il revienne sous une autre forme, avec un autre tampon et une signature légèrement différente. Cette nuit-là, il attendait l'aube. L'aube réglementaire, celle qui justifie qu'on ait mobilisé trois drones, deux caméras thermiques, un radar de mouvement, un capteur acoustique et un soldat enrhumé, tout ça pour surveiller une frontière que même les chèvres traversaient sans montrer leurs papiers.

La frontière franco-suisse, secteur 17B, ressemblait à ce qu'elle avait toujours été : une ligne imaginaire posée sur de la neige réelle. Les sapins, parfaitement bilingues, ne semblaient pas concernés. Les montagnes, elles, ignoraient superbement les communiqués de presse. Mais l'état-major avait parlé de "crise". Une crise franco-suisse, certes, mais validée par trois réunions interministérielles et un rapport de cent vingt pages, ce qui lui donnait une consistance quasi métaphysique.

— Capitaine, on lance Médor ?

— Oui Sergent... faut bien s'occuper.

Le drone s'éleva doucement.

⁵⁸ Aux armes ! Aux armes !

⁵⁹ Nous prendrons ce territoire, et il sera à nous, comme le Lancashire l'est depuis longtemps chez nous.

Morvan ajusta ses jumelles nocturnes. À travers le vert fluo réglementaire, il vit... rien. Absolument rien. C'était suspect. Les Suisses étaient connus pour leur discréction. Quand ils ne faisaient rien, c'était toujours avec méthode.

— Médor... balayage sectoriel, murmura-t-il. Le drone obéit avec le zèle d'un insecte mécanique tout neuf. Il survola la frontière, transmit des images d'une précision ridicule : un rocher, un autre rocher, une trace de pas ancienne, probablement humaine, ou alors un chamois très sûr de lui.

Morvan soupira. Il pensa à son grade, à ses galons bien repassés, à l'école de guerre où on lui avait expliqué, carte à l'appui, que la frontière était une chose sérieuse, grave, presque sacrée. Une ligne à défendre. Contre quoi ? Contre qui ? Le manuel restait flou, mais l'ennemi potentiel était toujours décrit comme "déterminé".

— Déterminé à quoi ? avait-il demandé un jour.

— À franchir la frontière, Morvan, voyons, à quoi peut servir un ennemi sinon ?

— Et pour faire quoi ensuite ?

— Des choses déterminées par son esprit d'ennemi.

Il s'était tu, ne voulant pas être dégradé pour avoir posé des questions inutiles. Dans l'armée, on obéit et c'est tout.

Cette nuit-là, l'ennemi déterminé ne se manifestait pas. Le soldat enrhumé éternua. Le capteur acoustique enregistra l'événement comme "anomalie sonore". Morvan nota mentalement : "Si la guerre commençait par un rhume, ils étaient prêts. Après tout, des guerres ont commencé pour moins que ça."

À quatre heures cinquante-sept, Médor signala un mouvement. Morvan se redressa. Son cœur fit un bond héroïque, immédiatement suivi d'un léger mal de dos, moins glorieux mais plus réaliste.

— Affichage sur écran principal.

L'image apparut. Une silhouette avançait lentement depuis le côté suisse. Morvan plissa les yeux. Il activa le zoom. Encore. Toujours plus.

La silhouette portait... une marmite.

— Identification en cours, annonça la machine.

L'individu s'arrêta exactement sur la ligne frontalière. Il posa la marmite, sortit une pe-

tite cuillère, goûta le contenu, hocha la tête, puis consulta une montre à gousset. Morvan cligna des yeux. Il vérifia qu'il n'avait pas bu de café suisse frelaté.

— Capitaine, demanda le soldat enrhumé, c'est hostile ?

— Je... ça dépend de ce qu'il cuisine.

L'individu leva soudain la tête et salua la caméra d'un geste poli. Puis il planta un petit drapeau blanc, sur lequel était écrit : "Fondue en cours. Merci de ne pas déranger."

Morvan éclata de rire. Un rire nerveux, libérateur... un rien antimilitariste avant même d'en avoir conscience : anti-lui-même. Il rit de la frontière, de ses drones, de cette "crise", de son rôle de gardien d'une abstraction.

— Ordre de tir ? demanda le soldat, très sérieux malgré sa morve pendante.

— Surtout pas, répondit Morvan. On risquerait de toucher le fromage.

L'aube commençait à poindre. Les montagnes rosissaient, indifférentes aux tensions diplomatiques. La capitaine Morvan sentit quelque chose se fissurer doucement en lui. La ligne sur la carte se dissolvait. Les drones, dans le ciel, semblaient hésiter, comme s'ils se demandaient à quoi ils servaient vraiment.

Soudain, le radar se mit à biper frénétiquement. Des dizaines de signaux apparurent. Morvan leva la tête. Du côté suisse, une procession avançait : des vaches, des banquiers en costume, des horlogers, des yodleurs, tous parfaitement synchronisés, marchant au pas mais sans aucune agressivité. Ils franchirent la frontière, puis s'arrêtèrent net.

— Capitulation ? murmura Morvan.

— Non... partage de fondue.

Jules Morvan était allongé sur le divan. Le docteur von Chtruff, expert en expertises mentales, griffonnait quelques pensées éparpillées pour son prochain best-seller dont il avait déjà trouvé le titre : "Le complexe du bunker : comment les drones deviennent des figures paternelles".

— C'est grave, docteur ? demanda le capitaine Morvan, légèrement inquiet.

Le psychiatre, très sûr de lui, se leva.

— Tout ira très bien... après tout, une bonne fondue ne fait de mal à personne.



Onzième nouvelle SIGNIFIER LE TERRITOIRE

Le ciel de Monaco était d'un bleu de carte postale, froid et lisse, indifférente au temps qui passe. La mer, en contrebas, reflétait une lumière vacillante où la moindre ride semblait un secret glissé entre deux vagues. Dans le palais, les tapis rouges étaient déroulés avec une précision toute militaire, les lustres reflétaient des éclats trop parfaits, et chaque cristal semblait peser une tonne de significations non dites.

C'était Monaco.

Ce 7 juin 2025, Emmanuel Macron avançait dans la salle de réception, escorté par ses conseillers et un protocole invisible mais oppressant. Les caméras braquaient leurs objectifs sur lui, capturant chaque geste, chaque regard, chaque souffle. Il n'y avait pas de drapeau français. Le vide était là, palpable, là où il aurait dû flotter. La couleur bleue, blanche, rouge, qui signe la nation et rassure l'ego des diplomates et des militaires, était simplement absente. Le drapeau manquait, comme une note oubliée dans une symphonie, et cette absence criait plus fort que n'importe quelle déclaration officielle dont le président était si friand.

Le prince Albert II l'attendait à l'autre bout de la pièce, impassible, sourire poli, mains jointes, tête baissée. Le soleil d'été filtrait à

travers les grandes baies vitrées, dessinant des lignes de lumière sur le parquet, et chaque faisceau semblait pointer du doigt l'absence. Un détail banal, mais pour un esprit habitué aux symboles, chaque minute passée à regarder le vide était un couteau qui tournait lentement dans sa conscience.

C'est alors qu'il sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ce n'était pas le froid ni la mer toute proche, c'était cette impression que quelque chose était en désaccord avec l'ordre du monde. Il passa en revue mentalement, chaque protocole, chaque note de service, chaque répétition de la visite. Tout avait été si bien prévu, et pourtant... il y avait un manque. Le drapeau. Il en prit conscience. Il ne pouvait s'y résoudre quand il arriva face au Prince Albert II.

Le silence pesait, dense comme du plomb, malgré les murmures feutrés des conseillers et le froissement des tissus. Le Président Macron se tint à côté de son hôte.

Le prince Albert, maître de maison, parlait, mais ses mots semblaient flotter dans un vide acoustique. L'absence du drapeau amplifiait chaque syllabe, chaque pause. Alors que l'autre débitait son discours, Macron sourit poliment, mais son regard cherchait, cherchant les couleurs qui aurait dû rappeler la France, une présence rassurante dans ce théâtre trop parfait.

Les assistants s'agitaient discrètement.

Macron sut qu'il ne devait pas montrer sa tension, mais il sentait l'inquiétude monter en lui, subtile mais insistant, comme un insecte qui gratte derrière le crâne.

Dans un coin de la salle, une ombre se mouvait. Il n'y avait personne à cet endroit, et pourtant Macron eut l'impression qu'un regard invisible l'observait. Son instinct lui criait que ce détail, le drapeau manquant, n'était pas un simple oubli. Il imagina un complot, une trahison, un jeu sadique dans lequel chaque geste, chaque silence, avait été calculé pour provoquer l'inconfort. Même le vent, qui s'engouffrait parfois par les balcons, semblait conspirer, chuchotant des mots qu'aucune oreille humaine ne pouvait entendre mais que son esprit interprétrait.

Le prince Albert fit un geste d'invitation. Macron s'avança, poli, mesuré, mais à l'intérieur, il sentait la tension grandir. Chaque pas résonnait comme un tambour dans un couloir de

château hanté. Il pensa à toutes les visites officielles, à tous les protocoles minutieux, à l'assurance que la France aurait toujours ses couleurs visibles. Et maintenant... rien. Un vide symbolique qui le mettait face à une étrangeté intime, presque existentielle.

Il se rappela soudain le conseil des ambassadeurs : « Vérifiez toujours la présence des symboles nationaux. Leur absence peut provoquer un incident diplomatique... » Trop tard. Le drapeau n'était pas là. L'absence s'étirait comme une scène silencieuse d'un film d'auteur. Chaque mouvement, chaque sourire, chaque poignée de main était accentué par ce manque. Même le tintement discret des couverts sur la porcelaine au loin que l'on finissait de mettre sur la longue table, semblait une cloche d'alerte.

Dans un coin reculé de la pièce, un cadre photo accroché sur le mur lui fit signe, ou c'est ce qu'il crut. Une image du palais royal, la mer, le ciel, et... rien d'anormal. Mais l'absence du drapeau rendait le quotidien étrange, comme si un faux raccord dans la réalité avait été laissé exprès pour tester sa perception. Macron ferma les yeux un instant, respirant lentement, essayant de rationaliser, mais le cœur battait comme un moteur prêt à exploser.

Puis, un rire. Faible, presque inaudible, comme une brise dans un conduit d'aération. Une vibration subtile dans l'air. Était-ce le prince ? Était-ce lui-même ? Était-ce le vide qui riait à sa place ? Le regard du prince Albert, si calme, si immobile, n'offrait aucune réponse. Et pourtant, le silence résonnait avec une intensité dramatique, comme une corde tendue sur laquelle la moindre note pourrait faire s'effondrer la pièce entière.

Il devait commencer à parler... sinon ce vide accentuerait l'autre.

Macron ouvrit les yeux. Le vide du drapeau continuait à le défier, inamovible. Il sentit une goutte de sueur perler sur sa tempe. La mer en bas brillait, indifférente, et le ciel bleu semblait respirer lentement. Il songea qu'il aurait pu être seul dans ce palais, face à cette absence, et que le monde entier aurait pu s'effondrer autour de lui sans que personne ne le remarque.

Il devait commencer à parler !

Puis, soudain, un souffle de vent fit bouger un rideau. Une silhouette minuscule apparut sur

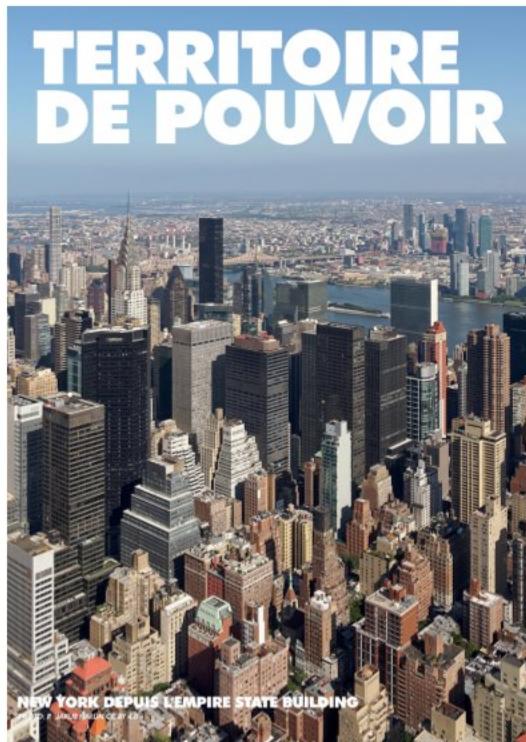
le balcon : un chat, noir, impeccable, qui fixa Macron avec une sérénité dérangeante alors qu'il avait déjà ouvert la bouche. Le président eut le sentiment qu'il comprenait tout, que ce chat connaissait le secret du drapeau manquant, et que tout ce théâtre, toute cette tension, toute cette réception, n'était qu'un rêve de la réalité.

Macron sourit, lentement. Au lieu de parler ce fut ce sourire qui n'était ni triomphant ni soulagé, mais simplement humain, fragile, face à l'absurde. Le vide du drapeau, le silence des lustres, la mer immobile, le chat impassible : tout cela formait une scène que personne ne pourrait raconter correctement, car l'élément le plus crucial, celui qui donnait sens au drame, restait invisible.

Et dans ce silence assourdisant, la réalité s'effilochait doucement, laissant place à une certitude étrange : parfois, le manque, le vide, l'absence, sont les spectateurs les plus redoutables d'une visite officielle.

Il parla enfin.

— Votre Altesse Sérénissime, je vous remercie chaleureusement pour votre accueil si généreux et pour la qualité de cette réception. C'est un honneur pour moi de... et bla bla bla et bla bla bla.



Douzième nouvelle TERRITOIRE POUVOIR

23 août 1871. Léon Morel marchait lentement sur le quai de Brooklyn, sa valise usée serrée contre lui. Le port, bruyant, grouillait de bateaux et de passagers, d'ouvriers criant, de cargaisons descendues, de marchands hurlant leurs prix. Les grues d'acier grondaient, les entrepôts semblaient avaler la lumière, et l'odeur du charbon se mêlait à celle du sel et du poisson. La ville entière vibrait d'un rythme qui écrasait autant qu'il fascinait.

Il s'arrêta un instant et observa la ville moderne naissante. Les bâtiments s'élevaient en blocs de brique et de pierre, leurs toits ponctués de clochers et de cheminées fumantes, se dressant serrés les uns contre les autres. Le soleil, rebondissant par intermittence sur quelques vitres usées, ajoutait une lueur brève sur cette jungle de pierre et de fumée. Léon eut le vertige. Tout semblait possible ici, et en même temps, tout semblait vous écraser.

— Alors, vous venez chercher votre rêve, n'est-ce pas ?

Léon se retourna. Un jeune porteur, les mains noires de charbon, le regard pétillant :

— Oui... mais je me demande encore ce que cela signifie, répondit Léon.

— Ici, le rêve, c'est l'argent, dit le porteur avec un sourire amer. Posséder plus, toujours

plus. Et les autres, derrière vous, à courir pour l'atteindre.

Léon hocha la tête, pensif. Il avait quitté Paris pour fuir la misère... ou la mort. Pour chercher un monde plus juste, car La Commune était morte, assassinée au Père Lachaise. Et pourtant, dès les premiers pas à New York, il sentait une pression invisible, un poids dans l'air où chaque souffle lui rappelait sa pauvreté. La ville ne promettait rien à ceux qui n'avaient rien. Elle attirait et repoussait à la fois, par ses mouvements et ses cris.

Il traversa le marché bondé. Les femmes, les hommes, les enfants, chacun courbé sous un panier, sous un sac de charbon, sous l'obligation de produire. Il passa devant un bureau de change et vit des hommes compter des piles de billets, le regard dur, comme s'ils possédaient la ville entière. Tout était à vendre : les murs, les voix, les rêves.

— Tu viens de loin ? demanda un vieux commerçant derrière un stand de fruits.

— De France, oui.

— Tu me prendra bien quelques beaux fruits ?

— Désolé, je n'ai pas beaucoup.

— Alors tu dois savoir qu'ici, tu es riche ou tu es invisible, l'ami.

Léon s'arrêta. Les mots de l'homme résonnaient. Une sonnette d'alarme. Il pensa à ses camarades, aux idéaux de justice, de solidarité, aux chants de La Commune qu'il avait laissés derrière lui. Ici, ces idéaux semblaient des fantômes perdus dans le béton et le fer. La ville bruissait de mille langues, mais ce n'était pas le son de la liberté : c'était celle du commerce, de la possession, de l'ambition sans limite.

Plus loin, un ouvrier s'énervait contre un chef d'équipe :

— Pourquoi dois-je travailler plus pour si peu ? cria-t-il.

— Parce que tu n'as rien, répondit le chef. Et que si tu veux rester ici, tu acceptes. Il y a des tas de types qui attendent ton boulot.

Léon sentit son estomac se nouer. Il comprit que la ville n'épargnait personne, qu'elle broyait les faibles sous ses règles invisibles. Chaque sourire, chaque échange commercial semblait mesurer la valeur d'un homme à son compte en banque ou à son muscle.

— Et ton rêve ? demanda Léon au commerçant.

— Mon rêve ? répliqua l'homme en riant. Le rêve est simple : avoir plus que mon voisin, et le lui montrer.

Léon continua, franchissant un pont où le vent fouettait les visages et portait des cris de chevaux, le cliquetis des calèches, et les appels des marins. La ville semblait immense, infinie, un labyrinthe où l'air lui-même pesait. Il pensa au mot "possession". Ici, tout s'achetait, tout se vendait, même l'air qu'on respirait semblait avoir un prix.

Sur les docks, un groupe de migrants échangeait des histoires de travail à Brooklyn :

— Ils nous payeront un dollar pour dix heures, dit un homme, et si tu protestes, tu es dehors.

— Les riches sont toujours protégés, ajouta une femme. Et les pauvres sont des instruments.

Léon comprit alors que le rêve américain qu'on lui avait vendu n'était pas une promesse de justice ou de fraternité, mais un combat solitaire pour ne pas disparaître dans le flux de la ville.

Il s'assit enfin sur un banc, au bord du quai, regardant les reflets du soleil couchant dans l'eau. La ville était belle, majestueuse, mais Léon savait qu'elle n'accueillait pas les rêves innocents. Ici, chaque rêve devait être transformé en marchandise, chaque espoir en monnaie, chaque cœur en effort calculé.

— Tu penses que je survivrai ici ? demanda-t-il à voix basse, à lui-même.

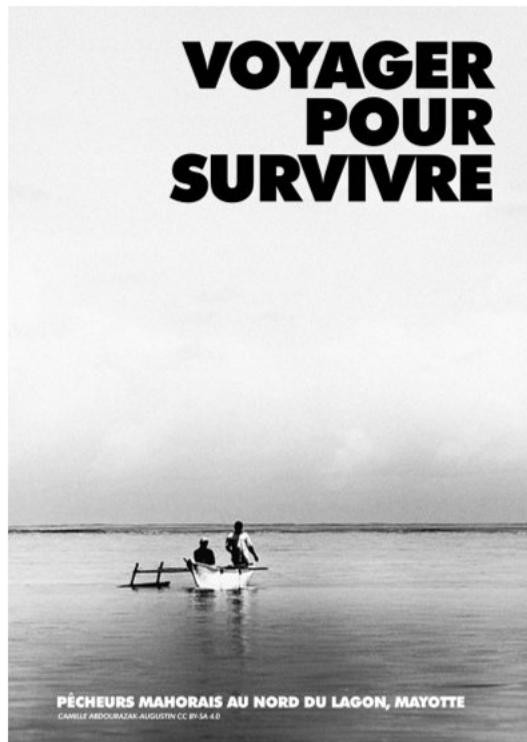
— Tu survivra, répondit le vent qui s'engouffrait entre les immeubles. Mais tu perdras peut-être ce que tu croyais être ton rêve.

Un enfant passa en courant, un sac de pommes sur le dos. Il trébucha, se releva aussitôt, sourit, et disparut dans la foule. Léon le regarda partir et comprit que la ville choisissait elle-même qui pouvait respirer librement et qui devait plier sous son poids.

Les ombres s'allongeaient. Les fumées des usines s'élevaient, fantômes silencieux. Les immeubles projetaient de longues silhouettes sur les rues étroites. Léon se leva, les jambes lourdes, et reprit sa marche. Chaque pas semblait mesurer sa place dans cette ville tentaculaire, chaque souffle lui rappelait que New York ne donne rien sans exigence, que le rêve se paie cher.

— Peut-être qu'un jour, murmura-t-il, il existera un autre rêve. Un rêve qui ne se compte pas en dollars, qui ne mesure pas les hommes à leur fortune ou à leur origine.

Il continua à marcher, enveloppé par le vacarme et les soubresauts de la ville, sentant à la fois l'oppression et la beauté. New York était un monstre de fer et de bruit, un temple de l'argent, mais aussi un théâtre où ceux qui savaient tenir bon pouvaient encore inventer leur liberté. Léon Morel était fort, et il serait le vainqueur de l'adversité qu'on avait voulu lui imposer.



Treizième nouvelle VOYAGER POUR SURVIVRE

Il s'appelait Heng. Trente-deux ans, une silhouette encore souple, des épaules douces, un regard attentif, toujours légèrement en retrait. Il vivait à Fremantle, au sud de Perth, dans une maison étroite coincée entre un café et une librairie d'occasion. L'océan n'était jamais loin. Le vent salé entrait par les fenêtres ouvertes, même l'hiver. Ça lui plaisait.

Heng était journaliste. Il travaillait pour un média indépendant, s'occupait surtout de questions sociales, de mémoire, de terres confisquées, de décisions administratives prises loin des gens.

Ce jour-là, il était un peu pensif. Myriam l'avait quitté fâché hier soir. Il était allé voir le vieux George dans sa librairie.

— Salut Geo, tu as reçu le Crumb que je t'ai demandé ?

Le vieux lisait un vieux bouquin. Il se leva de sa chaise, il émit un gémissement, ses os craquants le faisaient souffrir tant.

— Non, mais demain je crois.

Heng referma la porte.

On lui reprochait parfois une froideur excessive. Il savait que ce n'était pas vrai. Il faisait simplement attention à ne pas trahir ce qu'on lui confiait. Mais là, il s'aperçut d'un oubli.

Il réouvrit la porte.

— Merci Geo ! À demain donc.

Le vieux, un peu surpris, lui avait souri. Il était allé travailler au journal toute la journée. Un article pour un collectif aborigène. Ce soir-là, comme tous les soirs, lorsqu'il rentrait, il enlevait ses chaussures à l'entrée, posait son sac près du mur, et restait souvent quelques minutes debout, immobile, avant de bouger à nouveau.

C'était un geste appris de son grand-père. Laisser le dehors se retirer.

Il n'aimait pas le mot chaman. Il l'utilisait rarement. Pourtant, dans sa famille, on disait qu'il avait reçu quelque chose très tôt. Une manière de percevoir les continuités. Une capacité à écouter sans chercher à répondre. Rien de spectaculaire. Pas de visions. Pas de transes publiques. Seulement une relation intime au temps.

Il s'était dit qu'il appellerait Myriam plus tard, pour lui demander pardon.

Ce soir-là, il avait terminé tard un article sur un projet immobilier bloquant l'accès à une plage utilisée depuis des générations. Les documents étaient solides. Les témoignages clairs. Il pensait avoir fait un bon article sur le sujet.

Il avait oublié Myriam en se préparant un dîner. Il mangea peu, éteignit les lumières, s'allongea. Les bruits de la ville continuaient. Un train lointain. Une voix dans la rue. Puis le silence reprit sa place.

Ensuite il s'était relevé, avait regardé un vieux John Ford, noir et blanc, et était allé se coucher. Le sommeil arriva doucement, sans difficulté.

Il était debout. Le sol sous ses pieds était ferme, sec. Une odeur de végétation chaude montait de la terre. Devant lui, des hommes et des femmes s'affairaient. Aucun ne semblait surpris de sa présence. Il comprit immédiatement où il se trouvait. Il n'y avait pas d'étrangeté. Seulement une évidence. Comme s'il "savait".

La côte de Java, il y a très longtemps.

Le camp était installé à l'écart des arbres. Des embarcations reposaient sur le sable. Pas grandes. Suffisamment larges pour porter des gens, des paniers, des outils. Des fibres végétales séchaient au soleil. On les torsadait, on les testait, on les remplaçait sans discussion lorsqu'une faiblesse apparaissait.

Un homme plus âgé s'approcha. Il ne parla pas. Il posa la main sur une coque, appuya, observa. Le bois avait été choisi avec soin. Des essences connues. Des formes éprouvées. Rien n'était improvisé.

Heng sentit la tension collective. Pas de peur visible. Pas d'enthousiasme excessif. Une concentration dense. On préparait un départ sans retour, et chacun le savait. Les enfants restaient près des femmes. Les plus jeunes hommes portaient l'eau. Les anciens vérifiaient les charges.

Il comprit que cette décision ne venait pas d'un seul esprit. Elle avait mûri. Les territoires proches accueillaient déjà d'autres groupes. La chasse demandait plus de déplacements. Les saisons devenaient moins prévisibles. Rien de catastrophique. Rien d'insupportable. Mais une limite apparaissait. "C'est donc pour cela que mes ancêtres ont voyagé... nourrir une population toujours plus nombreuse."

Il resta stoïque un certain temps. Heureux et tranquille. Il comprenait soudainement tout.

Un espace existait de l'autre côté. On en parlait depuis longtemps. Des îles visibles. Des oiseaux. Des récits rapportés par ceux qui avaient poussé plus loin que les autres. Le monde n'était pas clos.

Au moment du départ, personne ne cria. Les embarcations furent mises à l'eau avec méthode. Les gens montèrent à bord, répartis avec soin. Les paniers furent attachés. Les pierres taillées, les lances, les foyers portables protégés sous des couches de fibres humides.

La mer était calme. Les premiers instants se déroulèrent près de la côte. Puis la terre s'éloigna. Lentement.

Le rythme de la traversée s'installa. Les gestes répétés. Les regards vers l'horizon. Le soleil montait, descendait. La peau brûlait. L'eau était rationnée. Les enfants dormaient par moments, bercés par le mouvement constant.

Lui, il était monté avec une famille qui l'avait accueilli comme on accueille un frère. Sans question, sans refus.

Heng ressentit la fatigue, le sel sur les lèvres, la tension dans les bras. Il n'était pas spectateur. Il était là, au milieu, il avait été intégré sans question. Il comprit que personne ne

doutait du choix fait. Le doute aurait été un luxe inutile.

La nuit tomba. Le ciel se remplit d'étoiles connues. Elles guidaient. Les courants étaient anticipés. Chaque homme savait quand corriger la trajectoire. Les femmes veillaient sur les charges. La mer respirait lentement, balançant les embarcations.

Au matin, une ligne sombre apparut. Elle ne disparut pas. Elle s'élargit. Le vent changea légèrement. Une odeur nouvelle arriva, portée par l'air.

L'approche fut prudente. Les embarcations suivirent la côte, cherchant une plage ouverte. Lorsqu'elles touchèrent enfin le sable, personne ne sauta immédiatement. On observa. On écouta. Le sol semblait stable. Les arbres étaient différents. Les traces d'animaux, inconnues.

Puis les gens descendirent des pirogues. Les pieds touchèrent la terre. Le sable était plus grossier. La chaleur différente. Le silence plus profond. Aucun signe d'autres humains. Une femme posa à terre un foyer encore chaud. Une flamme reprit. Une autre planta une lance dans le sol, simplement pour marquer l'endroit. Les enfants regardaient autour d'eux sans parler.

Heng sentit une émotion dense, sans explosion. Une gravité calme. Ce n'était pas une victoire. Ce n'était pas une conquête. C'était une installation. Une décision tenue jusqu'au bout.

Ils avaient traversé pour vivre. Pour donner de l'espace au temps à venir.

Le camp fut monté avant la nuit. Les corps se reposèrent. Les anciens parlèrent peu. Ils savaient que d'autres décisions viendraient. Que la terre demanderait à être comprise.

Lorsque Heng se réveilla, le matin filtrait déjà par la fenêtre de Fremantle. Le bruit d'un camion passait dans la rue. Son corps était immobile, mais une certitude restait.

Il se leva, posa les pieds sur le sol, et attendit quelques secondes avant de bouger.

Le dehors pouvait revenir.

Il téléphona à Myriam.

— Bonjour, tu vas bien ? Je suis désolé pour l'autre soir, tu me pardonnes ?

— ...

— Bien sûr, on peut se voir ?

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Treize nouvelles au sujet des frontières, des migrants, des colonisateurs, l'inanité à notre époque, surtout, de ces lignes imaginaires faites pour assoir "le" pouvoir sur une collectivité. Ça se passe un peu partout, un peu à n'importe quelle époque.

"Un espace existait de l'autre côté. On en parlait depuis longtemps. Des îles visibles. Des oiseaux. Des récits rapportés par ceux qui avaient poussé plus loin que les autres. Le monde n'était pas clos.

Au moment du départ, personne ne cria. Les embarcations furent mises à l'eau avec méthode. Les gens montèrent à bord, répartis avec soin. Les paniers furent attachés. Les pierres taillées, les lances, les foyers portables protégés sous des couches de fibres humides. La mer était calme. Les premiers instants se déroulèrent près de la côte. Puis la terre s'éloigna. Lentement."

Lien de la photo recadrée :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:P%C3%A8cheurs_au_Nord_du_lagon_-_Mayotte.jpg

Lien de la Licence CC-BY-SA 4.0 :

<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.en>



Partage gratuit - Libre De Droits